

Crâne à l'eau bleue

Denise Desautels

Numéro 796, mai-juin 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88132ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desautels, D. (2018). Crâne à l'eau bleue. *Relations*, (796), 42-43.



Crâne à l'eau bleue, encre et eau,
28 x 35,5 cm, 2009

*«on nous encourage toujours à n'être qu'un.
je préfère le non-un.»*

SYLVIE COTTON

*«Corps sans chair. Sensations
armées d'absence.»*

ISABELLE LÉVESQUE

*«je suis de ces gens
qui ressemblent à leurs blessures»*

SARAH BRUNET DRAGON

«Le bleu devient toutes couleurs»

NIKI DE SAINT PHALLE

Crâne à l'eau bleue

Image : **Sylvie Cotton**

Texte : **Denise Desautels**

Tu m'offres ton *Crâne*. Sans suaire. Nu.
Cadeau de voyage posé sur la table du travail.
Côté Seine de la chambre. Douceur qui s'ouvre. Qui fait penser.

Qui est l'autre qui bat là en toi ? Fleuve. Attente.

Je laisse quelques-uns de mes doigts flâner. Seuls.
Vois. Ils tracent gothique une étrange verticale. File vite
me prend par surprise dévie la verticale.
Rejoindre l'autre c'est ce qu'elle veut. Barre de retenue
ou d'apaisement sous le menton. Avant de revenir sur ses pas.
Poursuivre sa chute au dehors c'est ce qu'elle veut.
Mais tout est si lent. La chambre elle-même lente. Lisse.
La douceur attire l'air et l'élan. Les lumières du jour
y déposent leurs paupières. C'est presque trop soyeux
pour le plomb. Écrire durcit le moindre frisson. Écrire dit chaos.
J'ai beau vouloir tenir tête. M'aveugler de soleil.
Mes mots ne me cèdent en rien.
Nourris qu'ils sont de nuit. Du pire de la nuit.

Vois ce que ma main en violet retient.
Comme s'il fallait que tout meure toujours.
Ce n'est pas une tête, mais un abcès.
C'est dans *La douleur* de Duras.

Commencer avec ce qui coule. Ton *Crâne*.
La moelle l'eau l'os. Lent chagrin sous notre regard.
Fleuve bleu. De l'œil – ce qu'il en reste
au vide bas hors cadre de sa douleur.
Plus bas encore qu'on le croit. Où les choses
tenues secrètes choses ignorées s'effacent.
Limbes des vérités difficiles à prendre.

Nous sommes au dehors.
À qui appartiennent les doigts qui tracent ?
Sont-ce les miens vraiment ou les tiens encore
me rejoignant ou d'inconnus ?

Une vitre qu'on tente de traverser.
De chaque côté un front un geste et ses doigts.
Une bouche sanguine et ses fleurs d'insomnie.
Quelque chose bat là. Sous le velouté le vivant de l'os.
L'histoire nombreuse qu'il porte et ses terres ses airs nobles
d'ici de n'importe où et futurs.

Et nous entrons – ton *Crâne* comme une chambre.
Tu dis : *ses murs sont lisses et blancs.*
Tu dis : *dans l'espace du monde / dans l'abri du crâne
devant ses fenêtres d'yeux.*

D'ardents bruits d'aube – d'où ? – nous prennent par surprise.
Obsessives. Obsédantes. Quatre notes puis plus loin
une cinquième. Quatre notes puis une cinquième.
C'est dans *Trio n° 2 en mi bémol majeur D 929*.
Notes ultimes – ou presque – du jeune Schubert.
Celui qui meurt cette année-là.

Quelque chose bat dans notre crâne.
Chair – appel et attente. *Toutes couleurs.*
Certains *cimetières* en d'autres temps en parlaient déjà.
Des murs de musée des galeries de portraits sanglotent
à l'intérieur. Toute une vie sanglote *armée d'absences.*

Un oiseau y vole aveuglé.
Fait signe fleuve bleu son dernier geste vieillissant.
Retenir bleue la beauté du monde.
Autoportrait ou *L'homme à la barbe blanche* du Tintoret
portraits parmi d'autres à l'intérieur.
Mémoire – être là à l'abri sans y être.

Notre œil travaille dans l'ombre.
Du désordre d'absents plein les murs notre œil repousse
loin ce qui s'arme en silence. Repousse muscles et miroirs.
L'audace du métal à quoi bon rouille.
Son impatience de portrait en portrait
notre œil ne compte que sur lui-même ses aveuglements
volontaires ses plaies ses mémoires.
Des clichés trop nets. Il refuse toute aide.
On le voit – c'est là c'est os. À jamais.
Tant d'obstination placarde le mutisme de l'ombre.

Tu dis mémoire. Silencieusement.
Pour que la lumière de l'écho la retienne
irisée vivante dans les replis des murs.
Là des profils d'enfants nous ressemblent
– déjà si près de leurs rêves d'agonie.
Pour voir jusqu'où iront les notes tenues de l'écho.
Jusqu'au prochain matin si un vent noir ne les éloigne pas.

Là où notre souffle nos poumons s'inquiètent.
Si physique soudain le jeu de la mémoire pleure pleure.
Et ma main – protection ou visage – ses verbes sa lassitude
où les poser. Ma main parallèle au fleuve se tait.

Je dis revenons plus près du corps de l'os
Je dis j'ai peur des fleuves bleus qu'on abandonne
à l'heure où les fleurs s'ouvrent d'elles-mêmes.
À l'heure des fuites. L'instinct de la caresse
s'évapore et la poussière du matin qui monte est déjà tachée
– pleure pleure – par cet écrire noir.

Tu m'offres ton *Crâne*. Caresse on dirait.
Sa chair sa soie – inventons-la – en champs minés.